

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des ivres

ULYSSE
LA LIBRAIRIE DU VOYAGE

4176 Saint-Denis
Metro Mont-Royal 843-9447

560 Président-Kennedy
Metro McGill 289-0993

Sous-sol
Sainte-Catherine
angle de la Montagne
842-7711

GUIDES DE VOYAGE
CASSETTES VIDÉO

CARTES ROUTIÈRES
ACCESSOIRES

OUVERT LE DIMANCHE AU 4176 SAINT-DENIS

Montréal, samedi 21 avril 1990

Portraits et portrait de Daniel Gagnon

GUY FERLAND

Fonctionnaire, il avait un bon job : sécurité d'emploi garantie à vie, salaire respectable, avantages sociaux inestimables, travail plutôt sans effort.

Mais voilà, il avait également une passion : il voulait devenir écrivain. Et son job l'ennuyait mortellement. « Si j'étais resté fonctionnaire, je serais sûrement devenu cancéreux », lance à la blague Daniel Gagnon, auteur de *Venite a cantare* qui vient de paraître chez Leméac éditeur. Pour pallier à ce dilemme, l'auteur de *La fille à marier* emprunte une voie radicale. Il abandonne tout en 1976 pour se consacrer entièrement à l'écriture. Pendant sept ans, ce sera des années de vaches maigres. Il survit de petits chèques du Bien-être social et ses manuscrits sont refusés les uns après les autres. Ses parents et amis lui accordent leur appui malgré tout. Heureusement.

En 1985 paraît enfin *La fille à marier* chez Leméac et le roman remporte le prix Molson de l'Académie canadienne-française. C'est l'élément déclencheur d'une carrière d'écrivain.

Même si l'auteur avait déjà publié quelques romans auparavant, il s'est surtout fait connaître à partir de ce moment. *Le péri amoureux*, *Mon mari le Docteur*, *La fée calcinée*, *Ô ma source* et *Riopelle grandeur nature* viendront s'ajouter à une oeuvre forte et originale qui se démarque surtout par son travail remarquable sur l'écriture. Souvent, en lisant un de ses romans, un de ses essais ou une de ses nouvelles, on croit entendre une voix chaleureuse, presque une musique de chambre.



Daniel Gagnon et ses portraits d'écrivains.

C'est cet aspect de l'écriture qui frappe le plus dans le dernier roman de Gagnon, *Venite a cantare*. Le court récit (74 pages) raconte les derniers moments d'une diva italienne atteinte du cancer. Le président de la République du pays tente désespérément de la faire revenir à Rome, ne serait-ce que pour s'assurer un capital politique. Pendant cette courte période, deux jeunes aux grâces parfaites aident la diva dans son acceptation de la mort.

« J'ai commencé à composer mon récit à partir du diction-

naire italien, explique l'auteur. Je me suis laissé séduire par les mots et la musicalité de la langue. Ensuite, j'ai imaginé une situation conforme à l'image que j'avais de l'Italie. Diva, mafia, politique, passion. »

Ce qu'illustre en grande partie le roman, c'est le combat à l'intérieur de chaque être entre la part poétique et la part d'ambition. « Chaque personnage est double. Ils sont tous déçus de la vie qu'ils ont menée, basement matérielle, et voudraient tous atteindre des idéaux, réaliser une fois des gestes beaux. Malheu-

reusement, le président est pris par des contraintes politiques tandis que la cantatrice est à l'article de la mort, déçue. »

Autre particularité de l'écriture de Gagnon, le narrateur est souvent effacé dans la trame du récit. À tel point que dans *Venite a cantare*, on assiste à un échange continu d'appels téléphoniques entre les personnages. Ce qui forme une mélodie à plusieurs voix. « J'essaie de faire en sorte que mes personnages vivent d'eux-mêmes, poursuit l'auteur. J'aimerais qu'ils poursuivent des dialogues sans mon intervention. »

Ce désir d'assister à la vie intérieure d'autres personnes, même de celles qui sont nées de sa plume, est une constante dans l'oeuvre de Gagnon. Ce dernier a poussé cette tendance jusqu'à réaliser un essai sur le peintre Riopelle récemment. « Ce fut une expérience enrichissante, constate M. Gagnon. J'ai écrit mon essai à partir de ma vision de son travail et de son art. C'est un grand vivant et ses tableaux transparent l'allégresse qui nous manque dans la vie quotidienne. Cette énergie que je ressens devant ses toiles m'a fait découvrir un homme unique, ivre de liberté. Je l'ai rencontré après la parution de mon livre et il m'a complètement séduit. On s'est rendu à la pêche sur la glace dans son corbillard et, l'alcool aidant, on a appris à se connaître. C'est un géant dans son domaine. »

Sans vouloir rivaliser avec le maître, Daniel Gagnon a entrepris il y a près de 18 mois de peindre le portrait des écrivains du Québec. Cette aventure a commencé comme un violon d'Ingres et est devenue depuis six mois une véritable partie de la vie quotidienne de l'auteur.

« Je suis un peintre amateur autodidacte, ajoute modestement M. Gagnon. Je ne peins pas de portraits fidèles des écrivains, mais j'essaie de faire vraiment

blable en mettant de la couleur. Je considère cette activité comme un privilège. Cela me permet de connaître des écrivains d'un autre point de vue que par le biais de leurs oeuvres ou des rencontres littéraires. »

On peut voir actuellement à la Bibliothèque nationale une exposition des 62 portraits que Daniel Gagnon a réalisés jusqu'à maintenant. Le tout a débuté modestement. « J'ai commencé par peindre les gens que je connaissais. Ensuite, j'ai voulu élargir mon champ d'action et j'ai commencé tout naturellement à solliciter par écrit les écrivains. Ceux qui étaient intéressés venaient chez moi et on passait une couple d'heures ensemble : moi à peindre et eux à servir de modèle. Heureusement, tous se sentaient à l'aise, un peu comme chez le coiffeur.

« Évidemment, plusieurs femmes demandaient de les faire belles tandis que plusieurs hommes prétendaient avoir engraisé récemment et devoir suivre un régime amaigrissant pour revenir à leur poids normal. Toutefois, le pacte de départ est simple : je fais un portrait que les modèles peuvent acheter par la suite à 250 \$. Ils peuvent également refuser l'exposition de leur portrait s'ils ne veulent pas s'en porter acquéreur. »

Pour la réalisation des portraits, Daniel Gagnon se donnait quelques contraintes. Il demandait d'abord au sujet ses deux couleurs préférées qu'il utilisait dans le tableau et celle la plus haine qu'il n'utilisait jamais. De plus, il ne changeait jamais la couleur des yeux des modèles.

Pour l'instant, Daniel Gagnon travaille à un roman à partir de la vie de Marie de l'Incarnation et il va séjourner une douzaine de jours au couvent dans lequel a vécu cette célèbre religieuse, à Tour. Après quoi, il continuera d'écrire et de peindre. Pour notre plus grand plaisir.



Le livre aussi a son Festival

GUY FERLAND

Le Festival national du livre, vous connaissez ?

Non ? Pourtant, cette fête du livre organisée par le Conseil des arts du Canada en est à sa 12^e édition et offre des activités littéraires d'un bout à l'autre du pays pendant une semaine. Cette année, le thème de la célébration est : La lecture, c'est l'aventure.

À écouter Ginette Beaulieu, organisatrice de l'événement pour le Québec, on ne pourra faire un pas dans la province du 21 au 28 avril sans entendre parler de littérature. « De l'Abitibi aux Îles-de-la-Madeleine, de Bonaventure à Maniwaki, de La Minerve à Roberval, des auteurs d'ici de tous les genres littéraires rencontreront des gens de tous les âges. »

Car c'est cela, le Festival national du livre : « Huit journées d'activités pour que les auteurs et les lecteurs se rencontrent dans une ambiance de fête. » Il faut souligner en premier lieu que les activités sont organisées par quiconque (ou groupe) qui soumet un projet au Conseil des arts du Canada (CDA) avant le mois de décembre de chaque année. Pour le Québec seulement, le budget de fonctionnement octroyé par le CDA est de 47 000 \$. Partout au pays, plus de 500 écrivains canadiens participent à des projets dans 442 localités.

À travers le Québec, par exemple, 22 stations radiophoniques participent au Festival en offrant des concours littéraires à leur auditeurs qui pourront gagner des exemplaires des livres couronnés du prix littéraire du Gouverneur général.

À Montréal se tient jusqu'au 28 avril à la Bibliothèque nationale une exposition de portraits d'écrivains réalisés par Daniel Gagnon. L'Association des traducteurs littéraires du Canada propose, quant à elle, une soirée culturelle de récréation qui aura lieu à 21 h le lundi 23 avril, au Bistrot d'Autrefois, 1229 rue Saint-Hubert. Ronald Guèvremont lira avec l'auteur Kent Stetson des extraits de la pièce de théâtre *Comme un vent chaud de Chine*. Jean Antonin Billard lira ses traductions des poèmes de Dorothy Livesay. Robert Paquin, accompagné par Michael Browne à la guitare, récitera en français des blues du poète new-yorkais Ray-

Voir page D - 6 : Festival

Que peut-on savoir de Daniel Poliquin?

FRANCE LAFUSTE

Daniel Poliquin n'est ni routard, ni aventurier des mers polaires. De Jack Kerouac qu'il a traduit a deux reprises (*Pic et The Town and The City*), il ne partage pas grand chose si ce n'est sa qualité d'écrivain minoritaire.

De Jude, grand explorateur et fondateur de l'Institut arctique, héros absent mais combien adulé de son dernier roman, il dit avoir du respect pour sa réussite et de la compassion pour son côté Casanova. À 36 ans, Daniel Poliquin, physique d'éternel étudiant, est un homme de lettres tranquille, un germaniste distingué, un prof de traduction et, dans *Visions de Jude*, le dépositaire des confidences de quatre femmes qui ont aimé Jude jusqu'à la déraison.

D'un chapitre à l'autre, l'écrivain se coule harmonieusement dans la peau de ces femmes d'élite, Marie Fontaine, Maud Gallant, madame Elizabeth et Vé-

ronique Fontaine. Quatre variations sur un même thème : la mystification d'un être aimé. L'amour au bout du compte ? Un terrible malentendu. »

« Ce qui m'intéressait, c'était le regard que porte chacune de ces femmes sur l'objet aimé, comment elles l'investissent de qualités qu'il n'a pas. Et plus globalement : Que peut-on savoir d'un homme ? comme le disait Sartre à propos de Flaubert. Qu'y a-t-il dans les replis de sa pensée, quels sont les secrets de sa vie ? » Ces secrets, Marie, Maud, Elizabeth et Véronique chercheront à les connaître. À chaque fois, ils leur échapperont. Telle est la réponse parodique de Daniel Poliquin, le pied de nez de Jude à ces femmes attirées par la soif de vivre de ce roi esseulé, de ce seigneur sans terre.

Entreprise biographique inachevée donc. À l'écrivain de prendre le relais. Étrangement, Jude occupera une grande place : « Personnage malheureux dans sa mémoire, Jude n'a jamais pu se défaire de ce lourd passé marqué par un père autoritaire et jaloux, hanté par le retour à la terre. » Le comportement de Jude, ses frasques amoureuses, ses fuites et son parcours professionnel hors du commun, renverront constamment à ce passé qu'il ne peut as-

sumer. Jude n'arrive jamais à confronter sa propre mémoire. Il est prisonnier de sa mémoire jalouse héritée de son père. Elle empoisonne sa vie affective. »

Ni voyeur ni libertaire, Daniel Poliquin. Plutôt exégète du comportement amoureux et pathologiste de l'âme, il se dit fasciné par ces « conditions de répétition » qui vous poussent à reproduire des schémas oubliés, par ces « pouvoirs sexuels mythiques dont on investit le racisme ». Il suffit d'extrapoler juste un peu, ajoutera-t-il, pour voir dans l'anti-sémitisme sexuel de Jude, comme dans la francophobie très marquée en Ontario, « l'idéologie des gens qui se sentent floués. »

Référence oblige, Daniel Poliquin conclura en disant que son personnage est nostalgique de ce monde virginal et bucolique qu'a réinventé son père en pleine terre orangiste en Ontario. À tel point que Jude ne saura jamais dire s'il est un coureur des bois ou un colon sédentaire. « Jude appartient à cette race de conquérants en droite ligne d'Iberville. Cette difficulté de choisir correspond à l'éternelle dichotomie canadienne française, à cette lancinante nostalgie du monde de la terre qui a peuplé l'imaginaire des *Belles histoires des pays d'en haut*, à la tentation de repli ou de l'aventure... »

Daniel Poliquin serait-il l'apôtre d'une certaine psychologie populaire ? « Ça m'intéresse toujours bien sûr mais une chose est sûre, c'est que j'en ai fini avec l'histoire franco-ontarienne, trame de mes deux premiers romans, *Temps pascal* et *l'Obom-sawin*. La rupture a été consommée après *Nouvelles de la Capitale*, mélange de souvenirs et d'expériences partagées avec des proches. Le temps était venu de sortir d'Ottawa, son « village cosmopolite » : « J'ai décidé que je pouvais écrire des histoires à moi. Pour la première fois, je me suis senti mûrir. J'ai laissé derrière moi l'écrivain franco-ontarien pour devenir un écrivain tout court. »

Avant de faire acte littéraire, Daniel Poliquin a fait découvrir Kafka, Goethe, Nietzsche et Schiller à ses étudiants de l'université Carleton d'Ottawa. En partie pour se mesurer à Jean-Marc Poliquin, ce père tant aimé, ancien courriériste parlementaire à Radio-Canada et l'un des deux biographes de Lester B. Pearson. « Parfait autodidacte, mon père lisait les auteurs allemands dans le texte ». Avec les belles lettres françaises, il remontera à la naissance des idées : « Impossible de lire Goethe sans avoir lu Jean-Jacques

Rousseau. C'est en faisant une maîtrise sur Kafka que j'ai lu l'oeuvre de Flaubert au complet. » Quant à la traduction littéraire, elle sera une excellente école de rigueur et de souplesse : « Ce que j'aime, c'est changer de registre, me plier à un exercice de style, être un autre. » Hier, il était Jack Kerouac, aujourd'hui il est l'écrivain canadien W.O. Mitchell, auteur de *Ladybug*, *Ladybug*. C'est précisément cet art de se fondre et de se conformer qu'il enseigne à temps partiel à l'Université d'Ottawa.

Entretiens, il lui arrive d'être l'auteur de ses propres histoires, uniquement quand il croit qu'elles en valent la peine : « Parce qu'on ne peut écrire qu'un certain nombre d'oeuvres, à moins de se répéter. Bien souvent, les auteurs finissent par s'imiter eux-mêmes. »

N'empêche qu'en s'attardant tout particulièrement, dans une de ses récentes nouvelles, sur l'ambiguïté et les contradictions de l'amour au féminin motivé par une certaine volonté de domination, Daniel Poliquin semble ne pas en avoir tout à fait fini avec les mystères de la séduction. Ses visions de Jude risquent alors d'être les fragments d'une oeuvre qui cherchera à les décrypter.

JEAN-YVES SOUCY
LES CHEVALIERS DE LA NUIT
LES HERBES ROUGES / ROMAN



JEAN-YVES SOUCY LES CHEVALIERS DE LA NUIT

« C'est le plus fouillé, le plus profond, le plus magique des romans sur l'enfance. »

« Au même titre que les romans *Jimmy*, de M. Jacques Poulin, ou *Une chaîne dans le parc*, de M. André Langevin, *Les Chevaliers de la nuit* appartient aux grands romans initiatiques. »

« ... c'est un chef-d'oeuvre qui devrait figurer encore aujourd'hui parmi les très grands romans de notre littérature. »
Reginald Martel, LA PRESSE

ROMAN

LES HERBES ROUGES

où l'écriture fait la littérature

ROMAN

Questions d'enfants sur notre millénaire

DOMINIQUE DEMERS

« Les propos des enfants rejoignent beaucoup plus ceux des éthiciens que des techniciens.

Ils ont une vision plus globale et plus philosophique du monde que certains de nos grands ingénieurs de pointe, ceux-là même qui inventent l'an 2000 », dit Raoul Dubois, co-auteur, avec son épouse Jacqueline, des *Aventuriers de l'an 2000*, aux éditions Messidor/La Farandole, un album documentaire qui tente de répondre aux questions des enfants sur ce millénaire dont ils franchiront bientôt le seuil.

Avant de passer des mois à sonder l'an 2000, Raoul et Jacqueline Dubois ont interrogé 500 enfants des quatre coins de la France. De la Normandie au Midi, ils ont retrouvé les mêmes préoccupations et découvert des enfants « lucides » et « inquiets ». « Ils nous ont demandé s'il y aura encore des arbres et de l'eau lorsqu'ils seront grands. L'un d'eux nous a dit : je ne voudrais pas qu'on invente l'immortalité parce qu'alors on vivrait tous comme des sardines dans une boîte », dit Jacqueline Dubois.

Jacqueline et Raoul Dubois ont enseigné côte à côte pendant 37 ans — « la preuve qu'on n'en meurt pas » — elle à la maternelle, lui au collège. Et, depuis 35 ans, ils lisent des livres pour enfants et adolescents. Par curiosité d'abord mais très vite par passion. Leur métier de critique a débuté en 1955, date à laquelle ils rédigèrent leurs premières fiches. Depuis, ils ont voyagé à bord de plus de 25 000 titres et complété autant de fiches. Ils ont collaboré à de nombreuses revues, entre autres *Camaraderie* et leurs choix de livres apparaissent même sur Minitel à raison de 400 titres par année. « Notre fichier représente un véritable centre de documentation, confesse Raoul Dubois. Nous avons des titres que les éditeurs ne se souviennent plus avoir publiés. »

Ils dévorent tout ce qui leur tombe sous la main, y compris les manuscrits et sans court-circuiter les rééditions qu'ils lisent « pour tenter de comprendre ce qui fait que certains titres tiennent le coup ». Ils explorent scrupuleusement, de la première à la dernière page, même les oeuvres en série d'auteurs qu'ils n'affectionnent guère. Enid Blyton, par exemple, dont ils connaissent tous les titres, du Clan des sept au Club des cinq en pas-



Raoul Dubois, co-auteur, avec son épouse Jacqueline, des *Aventuriers de l'an 2000*.

sant par Oui-Oui. Une fois leur excursion dans chaque oeuvre terminée, ils confrontent leur lecture à celle des enfants. « Notre travail a donc changé parce que les enfants ont changé, dit Jacqueline Dubois. Ils ont gagné en autonomie et en connaissances. Ils sont plus ouverts, plus curieux, mais ils ont perdu autre chose. Ils sautillent. En littérature comme ailleurs. C'est la civilisation du zap. »

Au fil de ces 35 années d'observation attentive, la littérature pour enfants a beaucoup changé. « Elle est sortie d'un ghetto et elle a conquis un public, explique Raoul Dubois mais, en France du moins, elle est en crise. Nous publions de moins en moins d'ouvrages français. Dans le roman, nous avons un titre français pour trois ou quatre traductions et le nombre d'exemplaires vendus a baissé. C'est une littérature qui se cherche. Le documentaire se vend bien mais trois titres sur quatre sont des traductions. Et l'édition française n'est audacieuse que dans la mesure où elle vient d'ailleurs. Il y a de gros efforts sur le plan de l'illustration pour enfants qui est maintenant très proche de l'art de notre temps mais on écrit encore comme au 19^e siècle. Ce qui est décrit est différent mais la façon de le dire est beaucoup trop la même. »

Pourtant, envahis par une production abondante, Jacqueline et Raoul Dubois ne se sont pas contentés de suivre pas à pas la littérature jeunesse contemporaine. Ils ont remonté le courant jusqu'au 18^e et au 19^e siècle, aux racines de cette littérature, à l'époque où les frontières étaient beaucoup plus floues entre le livre destiné aux enfants et celui réservé aux adultes, afin d'y chercher un éclairage pour mieux lire les oeuvres de leur époque. Professeur de lettres et d'histoire, Raoul Dubois a d'ailleurs puisé abondamment dans les romans de la Comtesse de Ségur pour enseigner à ses élèves la vie sous le Second Empire.

Plus que toute autre, peut-être parce qu'elle schématise et reflète donc encore plus les stéréotypes, la littérature jeunesse est un excellent témoin de la société qui l'a vu naître, constate Raoul Dubois. Le succès actuel de Picsou (l'oncle de Donald Duck) s'explique aussi bien que celui de Tintin le boy-scout à son époque. Tout comme la Comtesse de Ségur et Jules Verne ont formidablement incarné l'aristocratie et

la bourgeoisie. L'opposition de ces deux auteurs résume le grand débat du siècle. Verne disait que tout ce qu'un homme peut imaginer, d'autres hommes peuvent le réaliser. C'est la bible du bourgeois de l'époque coloniale.

« Ce n'est pas pour rien que l'oncle Picsou a éclipsé Donald

Duck. L'oncle Picsou, c'est un « pique-sous », le modèle du capitaliste américain. Donald était une victime mais l'oncle Picsou — qui ne vit que pour ses pièces d'or et ses dollars — est plus représentatif de nos sociétés contemporaines. On voit peu Donald aujourd'hui mais beaucoup l'oncle Picsou. »

Avant de les quitter, j'ai voulu leur soumettre une question piège. Si vous n'aviez droit qu'à quelques livres pour enfants dans vos bagages, lesquels emporteriez-vous vers l'an 2000 ? Ils ont refusé de répondre. « D'abord, parce qu'il y en a trop de valables et puis, parce que les livres de l'an 2000 seront fonction de l'avenir et cet avenir, on n'en sait rien. Nous croyons que, si l'on intervient à temps, ce sera formidable. Sinon, ça pourrait être effroyable. Lisez Jean Hamburger que nous citons à la fin de notre livre. Comme lui, nous croyons que les enfants décideront. »

Jean Hamburger écrit : « Ou bien ils choisiront de revenir à la règle brutale des temps anciens, en oubliant tous leurs élans de justice, de morale, de paix, de défense de l'individu. Ou bien, au contraire, comprenant le miracle de leur aventure, ils choisiront de donner à leur vie un sens... »

Gotlib a transposé ses talents de créateur

VÉRONIQUE PELLETIER

« Mais voyons, ce n'est pas sérieux. Les retombées de Tchernobyl n'ont pas amoindri le potentiel de créativité du genre humain. Le quotient créateur des auteurs de bandes dessinées

n'a pas été réduit à néant au cours des 10 dernières années. » Et vlan ! dans les gencives.

À l'occasion, comme ça en entrevue, on pose, sans trop le savoir, des questions un peu bébétes. En interrogeant Gotlib sur la morosité du milieu de la bande dessinée, sur la stagnation du médium en tant que forme artistique propre et sur l'absence de relève de haut calibre, sa réponse fut à l'image du personnage et de son oeuvre. Une preuve par l'absurde pour répondre à une question absurde.

Il aurait été tellement facile de parler de Gotlib comme d'un auteur dépassé. Pour les nostalgiques, la folie et le délire de ses Rubriques-à-Brac, de ses Dingodossiers n'existent plus. Gotlib, pour eux, ne serait qu'un « has been », un vieux de la vieille qui n'aurait pas su se ressourcer.

Pourtant, depuis 1975, Gotlib est aux commandes, avec son collaborateur Jacques Diamant, de la revue française *Fluide Glacial* et des Éditions Audie. *Fluide Glacial* est, en ce moment, la seule dans le domaine qui réussisse à maintenir ses chiffres de ventes à près de 100 000 exemplaires.

Au cours des 7 ou 8 premières années d'existence de *Fluide Glacial*, Gotlib participait activement en tant qu'auteur au contenu de celle-ci. Maintenant, re-



Marcel Gotlib est l'invité du Salon de la bande dessinée francophone qui se tient à Québec jusqu'à ce soir.

tranché derrière son titre de conseiller rédactionnel, il voit à en assurer la relève et à maintenir contre vents et marées (comprendre le Groupe Ampère) sa devise : *amour et band dessinées*.

« Développer de nouvelles formules de narration en humour c'est loin d'être évident. Cela demeure un exercice difficile qui n'est pas à la portée de tous. Neuf fois sur dix on répète... du « sous-Greg » du « sous-Franquin », etc. Toutefois, ce qui manque davantage, ce n'est pas le talent, mais bien les outils, les supports nécessaires pour que la re-

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1	Le pendule de Foucault	Umberto Eco	Grasset	(1)*
2	Tremblement de coeur	Denise Bombardier	Seuil	(3)
3	Fanfan	Alexandre Jardin	Flammarion	(6)
4	L'immortalité	Milan Kundera	Gallimard	(2)
5	Les Pérégrines	Jeanne Bourin	F. Bourin	(9)
6	La Petite Marchande de prose	Daniel Pennac	Gallimard	(7)
7	Les Tommyknockers	Stephen King	Albin Michel	(5)
8	L'univers Gulliver	Lili Gulliver	VLB	(-)
9	Pourquoi j'ai mangé mon père	Roy Lewis	Actes Sud	(-)
10	Un noeud dans le coeur	Élisa T.	JCL	(10)

Ouvrages généraux

1	Les Années Trudeau	Axworthy-Trudeau	Le Jour	(1)
2	Le Bazar	Daniel Latouche	Boréal	(3)
3	L'orthographe en un clin d'oeil	Jacques Laurin	L'Homme	(-)
4	Journal de guerre	André Laurendeau	VLB	(-)
5	Le Québec, un pays, une culture	Françoise Tétu de Lapsade	Boréal	(-)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Raf-fin, Demarc, Gallimard; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinistes; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Librairies G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

la tâche. Que seraient aujourd'hui des auteurs comme Edika, Tronchet, Goosens, Binet, Lelong ou Master sans *Fluide Glacial* ? Ils sont tous présentement l'avant-garde de l'humour, de la parodie, de la dérision et du burlesque en bandes dessinées.

La venue de cette nouvelle garde montante par l'entremise des pages de *Fluide Glacial* représente, au fond, l'envers de la médaille, la face cachée « d'un certain désarroi créateur » chez Gotlib.

À la suite des succès des Rubriques-à-Brac, des Dingodossiers, de Cinéastock et autres au tournant des années 70, Gotlib s'est retrouvé devant un mur, un très gros mur.

« Contrairement à Woody Allen qui au cours des ans a su transformer son humour (du burlesque à ses débuts vers la comédie de moeurs surtout après des films comme *Annie Hall*), je n'ai pas su développer de nouveaux créneaux avec autant de créativité. Je me suis senti englué dans ma démarche. Alors, plutôt que d'user la formule jusqu'à la corde, j'ai préféré transposer mes talents de créateur en ceux de directeur de revue. Ce fut mon choix. »

D'accord M. Gotlib, maintenant que « ce choix » est pleinement assumé, n'oubliez pas que même le mur de Berlin s'est effondré. À quand le vôtre ?

lève puisse être diffusée. » Il faut admettre à cet égard, que *Fluide Glacial* n'a pas failli à

Phaneuf pour lire

(V.P.) Aux admirateurs de Phaneuf ou tout simplement pour ceux qui aiment bien les caricaturistes, à noter la parution aux Éditions Stanké du recueil de ses meilleures caricatures des deux ou trois dernières années parues dans *LE DEVOIR*. Très versé sur la politique et collant toujours de très près à l'actualité, Phaneuf saura sûrement vous ar-

racher quelques sourires et matière à réflexion. Une image valant mille mots, vous pourrez ainsi repasser en peu de temps l'actualité politique des dernières années, tant québécoise qu'internationale. Ne manquez surtout pas la dernière caricature de ce recueil : un vrai coup de poignard au coeur !

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

aujourd'hui 21 avril de 14h à 16h
Lancement du dernier N° de
LA REVUE PROTÉE
« Rythme »

samedi 28 avril de 14h à 16h
GERALD GODIN
L'ange exterminé
• l'Hexagone

samedi 12 mai de 14h à 16h
EDMOND DAVID BACRI
(EDDY MARNAY)
Lave-toi les mains,
mon fils,
et pèle-moi une orange...
Stanké

samedi 19 mai de 14h à 15h
ALEXANDRE JARDIN
Fanfan
Flammarion

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 15h et à 20h

de 9h à 23h30
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tel.: 274-3669

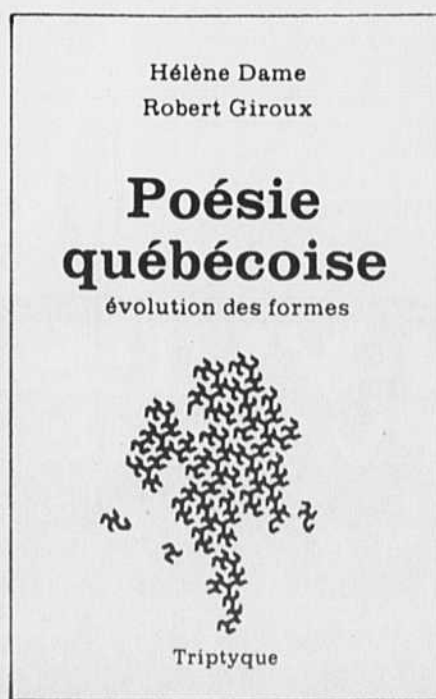
TRIPTYQUE

C.P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4

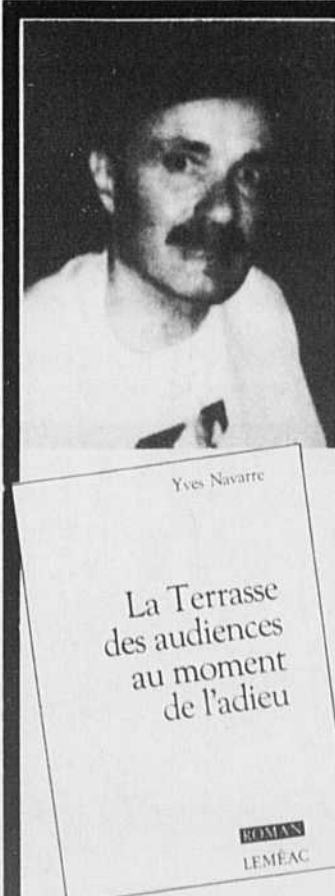
TÉL.: (514) 524-5900 ou 525-5957



136 p., 14,95 \$



216 p., 14,95 \$



Venez rencontrer

Yves Navarre

auteur de
La terrasse des audiences au moment de l'adieu
Éditions Leméac

le dimanche 22 avril
de 14 h 30 à 16 h

LA LIBRAIRIE
Flammarion

371, avenue Laurier ouest
277-9912

Les terreurs de l'an 2000

LA RÉPUBLIQUE DE MONTE-CARLO
Louis-Bernard Robitaille
Denoël, Paris, 1990, 287 pages

Michel LAURIN
Lettres
▲ québécoises

Correspondant à Paris du quotidien *La Presse* depuis 18 ans, Louis-Bernard Robitaille signe ici son premier roman, *La République de Monte-Carlo*, qui pourrait tout aussi bien s'intituler les terreurs de l'an 2000.

En l'an 2008, réfugié à Nice, le narrateur, Mister Z (comme s'il s'agissait de l'oméga d'Adam), journaliste sportif de 46 ans, y écrit, « sentant la mort probable » et désabusé devant ce que fut sa vie (« rien fait que de blâmer, chaparder, parasiter, boire, dormir, scribouiller des inepties »), une longue lettre (287 pages !) à l'intention de celle qui fut son amour durant les 11 dernières années. Ce qui n'a pas empêché cette Vénus — c'est son nom — de le quitter à de très nombreuses reprises. La fin du roman réserve une explication inattendue à ces fugues.

Mais, ce n'est pas tant l'amour qui ressort de ce roman que le climat de terreur qui règne sur l'Occident, et sur l'Europe en particulier, depuis le naufrage de la dernière décennie du XXe siècle : les pays, balkanisés, sont gouvernés par des despotes sanguinaires, « le vent de la mort » souffle partout, nul n'est à l'abri

d'un lynchage, d'un massacre, d'un pillage, d'une déportation, d'une terrible épidémie « à laquelle seule pouvait se comparer la peste noire du XIVe siècle »...

En fait, la liste des dangers potentiels de cette période apocalyptique pourrait remplir quelques feuillets. Comme si l'auteur ait voulu concentrer en quelques années TOUS les actes reflétant la barbarie et la bêtise humaine du XXe siècle. Depuis les prémices de l'holocauste juif jusqu'à l'absurde guerre que les Libanais se livrent entre eux. En passant par tous les Pinochet de cette planète. Qu'on me permette un premier commentaire dès maintenant. D'abord, l'écrivain aurait pu mieux masquer ses ficelles par trop apparentes. Puis, le fait

que le roman paraisse à un moment historique où l'espoir tente de fleurir, après la chute des régimes totalitaires de l'Europe de l'Est tombés comme une rangée de dominos, ou que l'auteur n'ait pu prévoir cette victoire de la liberté ne peut qu'enlever de l'éclat à son propos, la réalité se montrant plus imaginative que sa fiction !

La principale valeur de ce récit me semble tenir à la riche personnalité des gens que le narrateur côtoie à différents moments de sa vie : Alex le tombeur de femmes, l'androgynisme Dario, Macao le « drogué de sexe en manque perpétuel », le sympathique médecin Bronstein de même que les étranges personnages que sont Natoli et Putnam. Pour la plupart, des êtres tragiques et

sans espoir, auxquels il ne reste plus que le bénéfice de l'égoïsme. Dans cet univers où ne survivent que les plus forts : les débrouillards et les tricheurs.

Si le fil conducteur du roman est la narration de Mister Z, que le lecteur ne s'attende toutefois pas à une structure linéaire. Le récit fait appel à une pluralité de lieux et de personnages, ces derniers perçus bien davantage à travers leurs actions que leur psychologie, et, sans cesse, la narration est tronçonnée, charcutée par ses innombrables bonds dans le temps, le procédé du flash-back se voulant ici véritable art romanesque. Ce qui donne parfois l'impression au lecteur d'assembler un puzzle dont les seules représentations visuelles seraient un camaïeu de

gris. Un récit qui ne pêche donc pas par excès de fluidité.

De plus, malgré l'horreur du décor, aussi étrange que cela paraisse, l'on ne peut pas vraiment parler d'un roman noir. D'abord, l'auteur a su inventer des variations tout à fait étonnantes sur le thème inusable du couple, en plus de jouer avec une multitude de tons, y compris celui de l'humour. Jusqu'aux scènes de fêtes et de bals masqués qui gommant parfois celles d'outrances policières. Ce qui permet peut-être d'expliquer la difficulté pour le lecteur de prendre au sérieux le climat de terreur sur lequel repose le roman.

Certains ne manqueront pas enfin de s'étonner que cet auteur, dont les intéressants articles journalistiques révèlent une re-

marquable maîtrise de la langue, emploie des mots comme « lumben », « loser » ou « lugubrité ». Ou des phrases à la structure étonnante : « J'étais déjà venu ici à l'improviste, car il n'a jamais eu de répondre et qu'il ne répond pas non plus au téléphone ». Il ne peut s'agir sans doute que de néologismes lexicaux et grammaticaux qui enrichiront la langue française d'ici l'an 2008.

En somme, des personnages intéressants et une structure romanesque savante même si un peu trop complexe qui affirment le talent de romancier de l'écrivain. Même si ce talent semble davantage reposer sur le labeur que sur l'inspiration. Ce qui explique sans doute que le lecteur reste sur son plaisir.

La paix, une utopie?

PARCE QUE LA PAIX N'EST PAS UNE UTOPIE

Serge Mongeau
Libre Expression
Montréal 1990

YVES DUBÉ

Après avoir voulu « libérer » la sexualité des Québécois, après avoir cherché à convaincre ces derniers de mieux prendre soin de leur santé,

le Dr Serge Mongeau s'attribue la tâche ardue et difficile de nous faire miroiter les mérites incontestables de la Paix parce que, dit-il, « la Paix n'est pas une utopie ». À la façon d'Ivan Illich, il s'attaque aux grands problèmes auxquels nous sommes confrontés et, en excellent éducateur

qu'il est, il veut nous proposer des réponses dont nous pourrions constater « librement et pacifiquement » la clarté et l'opportunité.

La difficulté de son entreprise ne lui échappe pas. En effet, personne ne songe à contester les bienfaits de la Paix, mais toutes les sociétés actuelles se rattachent à des comportements violents, autant sur le plan personnel que sur le plan des institutions gouvernementales de toutes allégeances. Personne ne souhaite à priori l'adhésion à des solutions désastreuses devant l'existence de conflits entre individus ou entre nations et pourtant certaines lois persistent qui font prévaloir la force, l'arrogance, la suprématie des uns sur les autres, donc l'asservissement des plus faibles, finalement l'injustice sous toutes ses formes. C'est toujours le triomphe de tous ceux qui croient, en toute lé-

gitimité, que la loi doit passer avant la justice...

Mais on parle de Paix, « ad nauseam » même... comme pour se donner bonne conscience. En emboîtant le pas par l'écriture de ce livre (et par la direction d'une nouvelle collection à Libre Expression), le Dr Serge Mongeau veut sans doute nous faire partager des convictions profondes et essentielles, acquises autant par le contact avec de nombreux interlocuteurs que par la réflexion et la fréquentation de nombreux auteurs, tous dévoués à la même cause. Son livre est une espèce de vade-mecum à l'usage de « l'honnête homme », quels que soient son âge, son sexe, la couleur de sa peau ou sa nationalité. On y trouve une foule de renseignements utiles, des chiffres d'une éloquence brutale et sans contredit possible et surtout un fil conducteur qui sous-tend avec logique et à propos, toute une philosophie de la Paix,

de la non-violence et de la possibilité d'adhérer à l'une comme à l'autre.

Comme le plus grand ennemi de la Paix est la NON PAIX, l'auteur s'empresse de nous mettre en garde contre la passivité, la fermeture du cœur et de l'esprit, la fuite - moyen récurant qui n'arrange rien et qui retarde tout. Au contraire, c'est à l'engagement qu'il nous convie pour atteindre l'harmonie, la sérénité de la conscience. Il nous explique l'action positive des non-violents qui dérangent parce qu'eux seuls peuvent espérer refaire l'ordre public au profit de tout et non au seul bénéfice des mieux nantis. Il nous rappelle que l'Amour est l'antidote de la violence. Donc, il revient à une vérité première qui peut seule recommencer « tout l'ouvrage » pour qu'ainsi un monde nouveau, revu et corrigé, puisse être installé.

À la fin de son livre, il accorde une attention spéciale « aux

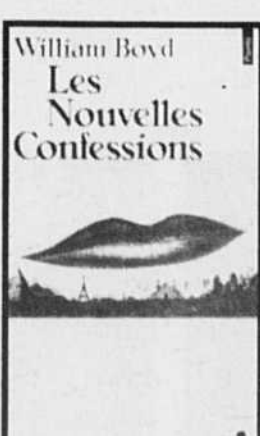
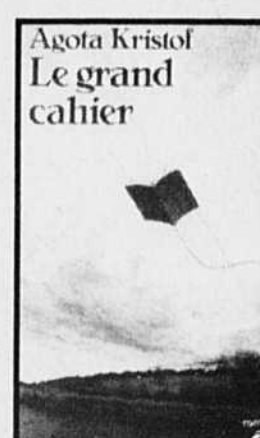
vieux », aux gens du troisième et du quatrième âge. Ses propos, en plus de refléter un humanisme authentique et éclairé, nous permettent de comprendre du même coup que notre civilisation a pris une mauvaise direction, qu'elle doit revenir en arrière avant qu'il ne soit trop tard et reprendre le bon chemin, celui qui mène quelque part au lieu d'aboutir à un infernal cul-de-sac. En d'autres mots, notre civilisation doit cesser de sacrifier stupidement ceux qui seuls peuvent avoir la sagesse nécessaire pour nous éclairer.

Cet ouvrage guidera les réflexions de tous ceux et celles qui veulent encore donner une chance à la Paix, à la non-violence, à l'Amour. En effet, plus qu'un simple traité d'éducateur à la page, ce livre, s'appuyant sur tant de conviction et de témoignages vécus, en est un de Vie, de salut fraternel et communautaire.



À l'achat de 3 volumes de la collection Points, votre libraire vous offrira un exemplaire gratuit du livre inédit de Bertrand Visage, *Le Talisman*

SEUIL



Votre libraire, le plus court chemin d'un point à un autre.

Le plaisir des Livres

«Et à part Haendel?»

MES COQUINS
Daniel Boulanger
Gallimard
Paris, 1990, 198 pages



Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

Cette question, ce titre, c'est la première ligne du roman.

Mais, à part Haendel, cité des centaines de fois puisque les Sénévé - comme le grain de l'Évangile ! - qui sont flûtistes de père en fils puisqu'ils sont, justement, le père et le fils et qu'ils préfèrent entre tous le compositeur du *Messie*, le dernier et rafraîchissant ouvrage de Daniel Boulanger est tout plein de personnages libérés des contingences de la vie comme elle va. Comme on les voit dans la vraie vie, qui n'est pas un roman quoi qu'en dise Jeanne Favorite, la clarinet-

tiste de l'orchestre que vont quitter, l'un avant l'autre, Victor et Charles Sénévé.

Boulanger réussit, tout en entraînant à sa suite dans une belle farandole, non seulement un roman plein d'épisodes bien tricotés mais il fait, de chacun des chapitres de *Mes coquins*, une nouvelle entière, qui pourrait se lire seule. Il faut rappeler les états de services d'un auteur qui nous a donné pas moins d'une quinzaine de recueils de ces courtes histoires. Et qui écrit aussi de la poésie, du théâtre et des dialogues pour la télévision et le cinéma.

Il était une fois, donc, deux flûtistes qui, lassés de suivre la baguette de Volatile (c'est le nom tout à fait approprié, à cause de l'habit, sans doute, et de la chevelure en ailes de corbeau, que Daniel Boulanger a trouvé pour le chef d'orchestre) prennent la clé des champs. Le premier, aveugle, s'en va le premier et rencontre sur son chemin une troupe d'écolos, gentils nomades

dont l'un s'appelle Andersen, et qui « raconte » fort bien, et une autre Térébinthe. Le romancier, ici, a non seulement un personnage, des noms qu'on jurerait prédestinés. Mais la flûte, même quand elle joue divinement du Haendel, ne saurait, seule, harmoniser cette histoire, sans le talent et les jongleries verbales d'un écrivain magicien. De la ville de province, qu'ils quittent sans remords, sans même un regret pour les compagnons musiciens, pour la belle et complaisante clarinettiste, les Sénévé mettent le cap sur le sud. En route, ils jouent Haendel sans désemparer, préféré à tous, même à Mozart que Groseillier, le directeur du théâtre, considère - quel sacrilège ! - comme « un joyeux drille sinistre ». Mais quand ils n'embouchent pas leur instrument, quand ils déposent enfin leur flûte, Victor et Charles visitent des musées, parcourent des campagnes hospitalières, ne regrettant jamais le « gros opéra en bague de fiançailles » où, après leur départ, on joue *Nabuchodonosor*, d'un certain Klaus

Knapperschnaps (!) devant un parterre où « on distinguait des ambassadeurs flaubertiens, des notables proustiennes » et « de sévères et rebondis balza-ciens »...

Dans leurs pérégrinations, le père, en compagnie de sa nouvelle et très bohème famille, rencontre des gens de toute sorte qui, comme chez Apollinaire, sont volages, dont le cœur « bouge comme leur porte ». Daniel Boulanger n'abandonne pas pour autant les sédentaires, ceux qui sont restés au logis. Il en profite pour égratigner la « classe » touristique, et, notamment, « ce troisième âge qui ne vit qu'en groupes », dont il moque les « jacassements, les perpétuels émerveillements ». Au hasard des rues, le fils Sénévé rencontre, qui l'eût cru ? un cortège de majorettes : « Quatre tambours, six clairons, deux trombones et douze filles à shako qui tricotèrent des baguettes ». La France profonde, décrite et revisitée par Boulanger, garde beaucoup de saveur. Il n'oublie même pas, au passage, de nous offrir quelques savoureux portraits « d'indigènes », dont Calixte, le conducteur de poids lourds, à « la voix chantante et

frottée d'ail », sur la route de la Provence.

Quel regret, cependant, que le dernier chapitre, en forme de coup de théâtre, ait perdu pour moi toute sa vertu, les chroniqueurs de tout poil, dans maints magazines, l'ayant révélé aux futurs lecteurs. Sachez seulement que si on peut entendre, avec ravissement, jouer les musiciens, il est quelquefois difficile de cohabiter avec eux. Ainsi de Dorothee, la femme et la mère des Sénévé, qui pourrait se dire : « On ne peut pas vivre avec un musicien et aimer la musique ». Partis loin d'elle, ils l'ont donc inspirée bien davantage et c'est elle qui, au bout du compte, écrit leurs vagabondages, raconte leurs fugues... Ces voyages, Dorothee les invente nuitamment, pendant que dorment Victor et Charles, qui la croient malade, alors que l'insomnie est son guide Michelin, qu'elle est sa grande source d'inspiration.

On ne peut quitter Daniel Boulanger sans avoir retrouvé, en dépit d'un faux et désagréable printemps, la nostalgie du pays du sourire, celui qui fait rêver de soleil, de douceur méridionale et, bien entendu, de la musique de Haendel.

Ah, ce sacré sens de l'humour!

LA VIE QUELQUE PART
Anita Brookner
traduit de l'anglais
par Nicole Tisserand
Belfond, 1990



Alice
PARIZEAU
Lettres
étrangères

On prend un livre sur les rayons, on l'ouvre et c'est là que se joue dès les premières pages votre sort de lecteur.

Avec Anita Brookner, grâce à son humour et sa vision du monde, ce sort, il faut le souligner car le phénomène est beaucoup moins fréquent qu'on ne le croit, est enviable !

« À quarante ans, le professeur Weiss, docteur ès Lettres, savait que la littérature avait gâché sa vie... Les femmes dans les romans de Balzac « étaient le titre de l'oeuvre qui serait probablement de service jusqu'à la fin de ses jours. Son éditeur, préoccupé par des problèmes d'ordre personnel, avait perdu tout intérêt pour les deux volumes qui devaient suivre. Le professeur Weiss l'invitait à dîner tous les six mois et imposait à son oreille distraite l'ébauche des chapitres futurs. »

Vous ne riez pas, pas encore, mais déjà vous souriez et cela va se maintenir ainsi jusqu'à la fin. Pourtant le professeur Weiss qui porte le prénom de sa grand-

mère, Ruth, vous raconte son enfance et sa jeunesse avec une sincérité totale. Sa mère Helen était anglaise. Actrice très douée, elle confia sa fille à la nurse afin de se consacrer pleinement au théâtre. Son père, George, était un homme charmant, un peu ennuyeux et totalement incapable de gagner sa pitance, faute de suite dans les idées. Après une jeunesse dorée à Berlin, il se retrouva à Londres où il devint libraire par le plus extrême des hasards. Son père ayant transféré des livres rares juste avant la guerre, il s'agissait de les vendre. Pour compenser son manque d'ambition, George se trouva une maîtresse, une certaine Miss Moss tout en continuant à aimer sa femme à la folie. Entre sa grand mère qui prit trois mois pour mourir sous l'oeil vigilant de deux infirmières privées, son père George, très occupé et sa mère Helen qui ne manquait jamais d'engagements, Ruth découvre les livres.

L'univers de son enfance se confond avec celui du *Cendrillon*,

puis de David Copperfield, de la petite Dorrit, d'Eugénie Grandet et des personnages de Balzac en général. À la cuisine Mrs. Cutler règne et gouverne, puisque ses parents n'ont qu'une très vague idée de l'énormité des tâches culinaires et domestiques. C'est la stabilité, le calme et la routine, agréments de la fantaisie et de la jeunesse chronique de ses parents. Malgré tout ce qu'on dira et écrira de ce genre d'enfance solitaire, autant dans les romans que dans les essais spécialisés, Ruth la présente comme une période bénite où elle apprend le français en récitant les poèmes de Victor Hugo et d'Alfred de Vigny.

Quand Ruth commence ses études universitaires elle est très naïve encore, mais sa mère ne comprend pas la maturité de sa fille qui au lieu de s'intéresser aux garçons prépare des dissertations remarquables et rafle les premiers prix et les bourses dont elle n'objectivement aucun besoin. Or, au même moment, la carrière d'Helen chavire, le goût

du jour change, ses deux derniers films sont des échecs et pour se consoler elle n'a plus que George, son mari qui pour être pleinement disponible vend sa librairie et reste auprès de sa femme du matin au soir.

Ruth a son appartement, son amour, son Richard et l'obligation de découvrir brusquement l'art de faire la cuisine. L'expérience de leur unique soirée va s'avérer néanmoins désastreuse à un point tel qu'il n'y aura pas de suite. Contrairement aux romans où les aventures palpitantes occupent une large place, celui d'Anita Brookner est tout simplement un reflet fidèle de la réalité, de ces choses qui arrivent et qu'on hésite de raconter aux parents et amis de crainte de paraître ridicule. Ruth cache à sa meilleure amie les détails de son aventure. Pour la première fois les livres ne lui sont plus d'aucun secours...

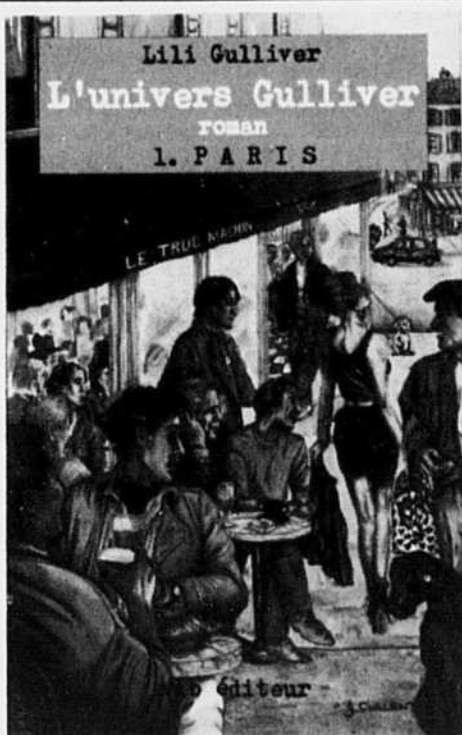
Elle part en France et se promet de ne pas recommencer.

Impossible et surtout inutile de résumer ici cette vie qui se déroule toujours quelque part et qui

pousse la gouvernante d'Helen et de George, madame Cutler, à recommencer son existence de femme déjà âgée et veuve, avec un homme qu'elle connaît à peine. George pour sa part découvre soudain que sa femme Helen ne ressemble plus du tout à la belle actrice d'autrefois et la quitte. Entre le drame de la solitude et la vieillesse Ruth s'efforce d'aider ses parents. C'est simple, c'est humain, c'est tendre et c'est drôle comme seule la vraie existence peut l'être parfois quand on regarde et quand on juge chaque détail à son mérite.

La jeune Ruth ne sera pas une sacrifiée puisqu'elle va épouser Roddy, mais son mariage on ne peut plus raisonnable aura moins d'importance que son étude sur Diane de Maufrigneuse. Le professeur Weiss a rendez-vous avec son éditeur, son essai qui traite d'Eugénie Grandet est terminé, ses étudiants l'aiment beaucoup et lui font confiance, elle ne risque pas de perdre son public et contrairement à sa mère elle ne craint pas les déceptions.

BEST-SELLER VLB



172 pages —
14,95 \$

LILI GULLIVER

L'univers Gulliver

Les aventures de Lili Gulliver à travers un Paris insolite et fripon, par une jeune Québécoise qui a laissé tomber prudence et naïveté. Voulu dénicher le meilleur amant au monde, elle en profite pour comparer les habitudes amoureuses des Français et des Françaises avec celles de ses compatriotes. Un scandale!

«Un divertissement léger, du souffle et elle ose la vulgarité.»
Christiane Charette, *Bon Dimanche*.

«Truculent, savoureux et cru. Je vous garantis un rire par page. Minimum!»
Francine Grimaldi, *CBF Bonjour*.

vlb éditeur

la petite maison
de la grande littérature

L'IMAGINAIRE GALLIMARD

Des oeuvres littéraires de tous les pays
De grands textes à petit prix
Des livres rares à découvrir
Plus de 200 titres

**Van Gogh Yourcenar Bowles Perec
Bernhard Cela Kafka Borgès Bibesco
Jabès Quignard Mann Leiris Duras
Morand Mathews Dagerman Perros Kis
Junker Pasternak Shalom Boulanger
Genet Pavese Michaux Valéry Conrad
Artaud Cortazar Faulkner Queneau
Vargas Llosa Drieu Larochelle Burroughs
Jouhandeau Blanchot Bianciotti Nabokov
Giono Wharton Fitzgerald Tanizaki
Grenier Capote Guyotat Desnos Eliade
Lowry Melville Larbaud Sachs Caillois**

Du 15 mars au 30 avril, L'IMAGINAIRE vous offre une cassette contenant des extraits des «Lettres à Lou» de Guillaume Apollinaire lus par Gérard Desarthe pour tout achat de 3 volumes de la collection chez tous les libraires participant à la promotion.

Yves Navarre
LA TERRASSE
DES AUDIENCES
AU MOMENT DE
L'ADIEU
28,50\$

«Un livre de ferveur
qu'on quitte à regret
(...) Et qui hante le lec-
teur bien longtemps
après la dernière page.
(...) La littérature se fait
ici le creuset des plus
vives émotions.»
Michel Laurin, *Le Devoir*



LEMÉAC
éditeur



GUÉRIN

littérature

**SYLVAIN
RIVIÈRE**

**LE
BON DIEU
EN CULOTT'
DE V'LOURS**



Sylvain Rivière
possède sans conteste
des dons
de conteur.

Charles Mongeon

LOGIQUES LOGIDISQUE

168 p.
reliure
spirale
14,95\$



MS-DOS 3.3 ET 4.01 SIMPLIFIÉ

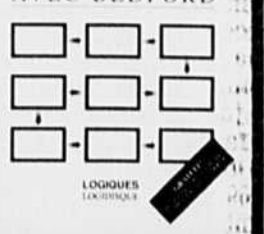
par Sylvie Roy

«Le guide de l'essentiel!»
— Yves Leclerc, *La Presse*
Le best-seller de
l'informatique. Bientôt
30 000 exemplaires
vendus!

Tome 1
200 p.
34,95\$

APPRENDRE LA COMPTABILITÉ AVEC BEDFORD

Tome 2
288 p.
38,95\$



APPRENDRE LA COMPTABILITÉ AVEC BEDFORD

par Huguette Brodeur

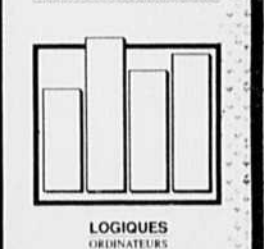
TOME 1:



Correspond aux
cours de comp-
tabilité et de se-
crétariat offerts par
les établissements
scolaires du
Québec.

121 p.
reliure
spirale
18,95\$

Lotus 1-2-3 SIMPLE & RAPIDE



LOTUS 1-2-3 SIMPLE & RAPIDE

par Marie-Claude LeBlanc

Qui a peur de Lotus 1-2-3?
Une méthode pédagogique
qui vous permet de maîtriser
rapidement Lotus 1-2-3.
D'après la version 2.2 de
Lotus. Bon pour toutes les
versions 2 du logiciel.

179 p.
18,95\$



WORDPERFECT 5.0 SIMPLE & RAPIDE

par Marie-Claude LeBlanc

La clé de WordPerfect 5.0!
Ce guide vous mène, leçon
par leçon, des bases
du traitement de texte
jusqu'à ses fonctions
les plus puissantes.

En vente partout
et chez LOGIDISQUE Inc.
1225, de Condé, Montréal QC H3K 2F4
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

La passion du droit public

PAUL-ANDRÉ COMEAU

Durant des années de recherche et d'enseignement du droit constitutionnel, Gérard Beaudoin a cultivé un rêve :

celui de laisser aux jeunes, à ses étudiants, un « petit traité » de droit public canadien. Sourire modeste, le nouveau membre du Sénat vient de publier un traité monumental de près de 1000 pages.

Voilà 40 ans que Gérard Beaudoin se passionne pour cette branche du droit. Après ses études à l'Université de Montréal, le voici auprès de Me Paul Gérin-Lajoie. Le créateur du ministère de l'Éducation du Québec, de retour d'études à Oxford, fait alors figure de spécialiste incontesté en ce qui concerne les techniques de modification constitutionnelle.

La carrière de Gérard Beaudoin se trace presque rectiligne, exception faite de quatre années à la Chambre des communes... comme juriste-conseil. En 1960, il se joint au corps professoral de la faculté de droit de l'Université d'Ottawa dont il devient doyen en 1969, poste qu'il conservera durant dix ans. C'est d'ailleurs à la faveur de son enseignement qu'il commence déjà à accumuler matière et notes pour ce fameux traité.

J'emmagasine chaque arrêt de la Cour suprême et j'en fais immédiatement une note de synthèse, précise-t-il. J'essaie d'être le plus objectif possible. J'analyse avec rigueur. Je ne suis pas toujours d'accord. Parfois, je me range du côté des juges minoritaires.



Le sénateur Gérard Beaudoin

Le professeur d'Ottawa fait partie de cette nouvelle cohorte de juristes et de chercheurs francophones qui ont contribué à relever le statut de cette discipline au Québec et au Canada français.

« C'est extraordinaire, s'exclame-t-il, ce que les Québécois ont fait dans ce domaine au cours des 20 ou 25 dernières années. Nos facultés de droit se sont dégagées de leur statut d'écoles professionnelles pour devenir de grandes facultés universitaires ».

Le traité de droit constitutionnel de Gérard Beaudoin va maintenant trouver place à côté des classiques du genre qui étaient presque tous rédigés par des juristes de langue et de formation anglaises, à commencer par Bora Laskin, auteur du manuel traditionnel utilisé par quelques générations d'étudiants en droit au Québec et dans tout le Canada.

Au Canada et plus précisément au Québec, le droit constitutionnel occupe une position considérable, surprenante même. « Souvent, ajoute le juriste, ce qui ailleurs au monde serait considéré comme simple problème politique est jugé au Québec du domaine constitutionnel. Au Québec, on mélange souvent politique et droit constitutionnel... Et, juriste mâtiné d'un sociologue qui s'avoue, Gérard Beaudoin de proposer une hypothèse : « Nous formons une minorité au Canada. Nous avons toujours combattu pour avoir le plus de pouvoirs possible. Et, Alexis de Tocqueville l'a signalé au siècle dernier, comme aux États-Unis, toutes les grandes questions juridiques aboutissent inévitablement à la Cour suprême et deviennent, de ce fait, du domaine constitutionnel. »

Gérard Beaudoin est un constitutionnaliste qui a accepté d'entrer dans le jeu politique à la demande du premier ministre du Canada. Devenu sénateur et détenteur de l'un des 24 sièges qui reviennent au Québec en vertu de l'acte constitutionnel de 1867, Gérard Beaudoin découvre les problèmes constitutionnels et politiques sous un autre angle depuis maintenant deux ans. « Peut-être voit-on ces problèmes de façon moins théorique, mais, s'empresse-t-il d'ajouter, cela ne change pas grand chose à mes convictions de base. »

À ce chapitre fondamental, Gérard Beaudoin assiste en témoin privilégié et inquiet au déroulement de la crise sur les accords du lac Meech. Favorable dès le premier mai 1987 à cette entente qu'il trouvait presque miraculeuse à ce moment-là, Gérard Beaudoin ne voile pas son inquiétude : « Je n'arrive pas à comprendre pourquoi on a si peur d'é-

crire dans la Constitution que le Québec est distinct alors que cette distinction a fait en sorte que le Canada est devenu un pays fédéral et non pas un régime unitaire. »

Aucune hésitation chez lui à rejeter l'accusation selon laquelle le processus qui a abouti à Meech est foncièrement anti-démocratique : « C'est la première fois dans l'histoire du pays que toutes les Chambres élues ont voté pour ou contre un texte constitutionnel. Cela ne s'était jamais vu avant... »

De son poste d'observation privilégié, le juriste se fait philosophe devant la crise actuelle. C'est peut-être que, pour la première fois de notre histoire, les deux communautés se parlent vraiment dans les yeux... »

Après avoir formé des cohortes de juristes et d'avocats, ce dernier se refuse à l'éponge. Et surtout pas de prophétie. Et de citer Victor Hugo : « L'avenir n'est à personne. L'avenir est à Dieu. »

Et Gérard Beaudoin reprend à son compte la question fondamentale lancée il y a 25 ans par André Laurendeau : « Avons-nous comme peuple la volonté de vivre ensemble ? »

En guise de conclusion, la petite phrase qui véhicule le dernier espoir d'un homme qui s'avoue fédéraliste et nationaliste : « Ce serait si simple si on acceptait les accords de Meech. »

Mais le juriste devenu sénateur n'en continue pas moins de colliger et de scruter les derniers arrêts de la Cour suprême : il travaille déjà à la seconde édition de son « petit » traité.

LA CONSTITUTION DU CANADA

Gérard-A. Beaudoin
Wilson et Lafleur
Montréal 1990, 988 pages

Journal d'un pourquoi

JOURNAL tenu pendant la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme
André Laurendeau
VLB éditeur/Le Septentrion
Montréal 1990, 385 p



Yvan LAMONDE

▲ Société

« Où donc, dans quel pays d'aujourd'hui a-t-on rejoint l'humanité ? » (1964)

Au fil de ce *Journal*, André Laurendeau écrit se sentir « en forme pour une bonne nuit à la russe » autour de cette réflexion.

Il eût pu écrire une *vie* « à la russe », car cette question le hantait. Déjà en 1935, le *Jeune-Canada* qui publiait *Notre nationalisme*, en réponse aux conférences de Bourassa, posait pour la première fois de façon explicite dans l'histoire intellectuelle du Québec la question du rapport entre le particulier et l'universel, entre le nationalisme et l'internationalisme.

Puis, il y eût la décennie de *Cité libre*, le refus d'un certain nationalisme et l'appel à des valeurs d'universalisme. Dès 1958, Fernand Dumont écrivait pourtant dans la revue : « ... ceux qui sont sortis de la coque nationaliste tentent de passer directement à l'humain, sans médiation par la culture et alors ils se butent à cette solidarité de la conscience et de la culture (...) et pour tâcher d'être une élite, ils sont les hommes de nulle part ».

Le cerne sous les yeux de Laurendeau vient de ce face-à-face incessant avec ce défi d'un universel qui doit passer par la porte étroite du particulier, d'un infini qui parte quelque part dans le fini, d'une humanité qui ne soit pas trop réduite dans et par un homme. L'homme au singulier, microcosme d'humanité, Laurendeau tenta de l'être et sa réflexion de 1964 paraît être fondamentale pour un souverainisme ou pour un « séparatisme ». Formulée dans les termes de 1958, la question est bien de savoir si l'État-Nation ouvre ou ferme la part d'humanité de chacun.

Laurendeau est mort sur le fil de fer du néo-nationalisme, regardant tantôt René Lévesque, tantôt Pierre Elliott Trudeau : « Moi aussi, comme Pierre Trudeau, mais avec un tout autre accent, je défendais le « fédéralisme » contre les centralisateurs d'après-guerre; il n'est pas illogique de le défendre aujourd'hui contre le séparatisme. Cependant, c'est bien plus étonnant dans mon cas que dans celui de Pierre (et de Claude Ryan) : pourquoi n'ai-je pas évolué dans la direction du néo-nationalisme ? » (nov. 1967).

Dès février 1964, après la nationalisation de l'électricité, Laurendeau conclut « à la nécessité absolue d'un René Lévesque » et avoue : « Un séparatiste qui vivrait notre expérience actuelle en sortirait beaucoup plus convaincu. Un jeune nationaliste serait certainement tenté par le séparatisme ». Le mois suivant, il écrit à sa fille : « Je reste un nationaliste canadien-français qui ne croit pas au séparatisme et qui se demande comment deux nations peuvent vivre au sein de quelle fédération — deux nations dont l'une est dominatrice et l'autre dominée mais ne veut plus l'être ». En mal, des doutes : « Mais pour l'instant il est vrai que, laissé à moi-même, j'éprouve quelques fois par semaine, et même quelques fois par jour, de véritables poussées intérieures vers le séparatisme ».

Puis, l'impression de sentir le vent tourner : « Avec un homme comme Lévesque, on a un peu le sentiment que la force est en train de changer de camp... » En août 1965, le sentiment d'être « refusé dans neuf provinces sur 10 » domine. Puis le vent tourne un peu : « Au début de l'enquête, j'aurais été porté à concevoir l'ensemble canadien comme un pays bilingue, à l'intérieur duquel on aurait reconnu au Québec des prérogatives particulières. Aujourd'hui, le problème me paraît se poser à l'inverse, le statut particulier du Québec est une exigence première... » En juillet 1967, en plein centenaire de la Confédération, Laurendeau revoit le sens de la Révolution tranquille : « La révolution tranquille a été un accident de l'histoire. Sans la présence de René Lévesque (qui s'est jeté dans le train en marche), où en serions-nous ? Il a agit, tарауд, réveillé tout le monde ». En novembre, dans les dernières pages de ce *Journal* et à six mois de son décès solitaire (1er juin 1968), il demandera « pourquoi n'ai-je pas évolué dans la direction du néo-nationalisme ? » Pierre Elliott Trudeau est premier ministre depuis quelques semaines, René Lévesque a fondé le MSA et le PQ va naître.

Les *Actes* du colloque Laurendeau répondront-ils à ce « pourquoi » ? A suivre.

La particule ne fait pas noblesse

CATALOGUE DE LA NOBLESSE FRANÇAISE

Régis Valette
Robert Laffont
Paris 1989, 410 pages

YOLAND SÉNÉCAL

En 1959, Régis Valette publiait son premier *Catalogue de la noblesse française contemporaine* (coll. Les cahiers nobles).

Cet ouvrage allait susciter beaucoup d'intérêts et de... polémiques. Certaines familles qui auraient voulu « en être » ont intenté des procès à l'auteur.

Trente ans après, le sujet paraît suffisamment d'actualité pour qu'un grand éditeur comme Robert Laffont publie une nouvelle version améliorée et mise à jour de ce catalogue.

Mais qu'est-ce qu'un noble ? Valette reprend la définition de l'Association de la noblesse française : « celui qui peut justifier sa filiation naturelle (sans adoption) et légitime jusqu'à celui de ces auteurs en ligne directe et masculine pour lequel il peut produire un acte officiel, reconnaissant de noblesse régulière, française, acquise et transmissible ». Critères rigoureux. On dit aussi, de nouveau, détruire un mythe tenace : la particule (le « de ») n'est aucunement un signe de noblesse. On précise que seulement un tiers des familles portant particule sont authentiquement nobles ; en revanche, d'autres mai-

sons du second ordre n'ont pas cette particule.

Dans la première partie, Valette reprend donc l'état présent de la noblesse (par ordre alphabétique) ; au vrai un peu moins de 4000 familles, pour chacune d'entre elles, on y trouvera : le nom ; les armes ; l'origine géographique ; le principe et la date de l'anoblissement ; les titres s'il y a lieu ; enfin le nombre de mâles de la famille.

La seconde partie de l'ouvrage recense brièvement les familles nobles sous Louis XVI (par province), puis au XIXe siècle et à la fin du nôtre. On y constate que le nombre de ces familles ne cesse de diminuer (par extinctions).

Soulignons que des familles québécoises se retrouvent dans ce *Catalogue* et d'autres ayant joué un rôle majeur dans notre histoire : La Gardeur (de Tilly) de Repentigny, les Ruffo, apparentés aux Ruffo de Bonneval, les Juchereau de Saint-Denis, Taffanel de La Jonquière, de La Tour-Fondue (éteinte dans les mâles, mais représentée au Québec par Geneviève de la Tour-fondue, la doyenne des collaboratrices du *DEVOIR*, de Lévis, de Soulanges, de Salaberry, de Montcalm, Le Moine de Longueuil. Ces noms nous sont familiers.

Il demeure que dans un travail où des milliers de familles sont en cause, on trouvera inévitablement des omissions et des erreurs (surtout dans la seconde partie). Mais, tel quel, l'ouvrage de Valette est un monument d'érudition et de rigueur. À lire par tous les spécialistes et amateurs de la question.

Fumer, c'est gaspiller

Argent et santé



APPROUVÉ PAR LE MEO

POUR UN ACCORD EN RÉGLE
SUIVEZ LE CODE

QUAND METTRE AU FEMININ pluriel?

GRAMMATICAL FONDAMENTAL

MAIRIEZINA

CCGF

QUAND FAIRE ACCORDER APRÈS ÊTRE ET AVOIR?

QUAND METTRE UN TRAIT D'UNION DANS UN MOT COMPOSÉ?

mondia

14,95

1977, boul. Industriel, Laval (Québec) H7S 1P6
Tél.: 667-9221 - 1-800-361-9264

GUÉRIN

littérature

GORE VIDAL

JULIEN

Gore Vidal, par le biais de mémoires apocryphes, fait revivre pour nous l'exceptionnel destin de Julien l'Apostat.

Le plaisir des Livres

«Et à part Haendel?»

MES COQUINS
Daniel Boulanger
Gallimard
Paris, 1990, 198 pages



Cette question, ce titre, c'est la première ligne du roman.

Mais, à part Haendel, cité des centaines de fois puisque les Sénévé - comme le grain de l'Évangile ! - qui sont flûtistes de père en fils puisqu'ils sont, justement, le père et le fils et qu'ils préfèrent entre tous le compositeur du *Messie*, le dernier et rafraîchissant ouvrage de Daniel Boulanger est tout plein de personnages libérés des contingences de la vie comme elle va. Comme on les subit dans la vraie vie, qui n'est pas un roman quoi qu'en dise Jeanne Favorite, la clarinet-

tiste de l'orchestre que vont quitter, l'un avant l'autre, Victor et Charles Sénévé.

Boulanger réussit, tout en entraînant à sa suite dans une belle farandole, non seulement un roman plein d'épisodes bien tricotés mais il fait, de chacun des chapitres de *Mes coquins*, une nouvelle entière, qui pourrait se lire seule. Il faut rappeler les états de services d'un auteur qui nous a donné pas moins d'une quinzaine de recueils de ces courtes histoires. Et qui écrit aussi de la poésie, du théâtre et des dialogues pour la télévision et le cinéma.

Il était une fois, donc, deux flûtistes qui, lassés de suivre la baguette de Volatile (c'est le nom tout à fait approprié, à cause de l'habit, sans doute, et de la chevelure en ailes de corbeau, que Daniel Boulanger a trouvé pour le chef d'orchestre) prennent la clé des champs. Le premier, aveugle, s'en va le premier et rencontre sur son chemin une troupe d'écolos, gentils nomades

dont l'un s'appelle Andersen, et qui « raconte » fort bien, et une autre Térébinthe. Le romancier, ici, a non seulement un personnage, des noms qu'on jurerait prédestinés. Mais la flûte, même quand elle joue divinement du Haendel, ne saurait, seule, harmoniser cette histoire, sans le talent et les jongleries verbales d'un écrivain magicien. De la ville de province, qu'ils quittent sans remords, sans même un regret pour les compagnons musiciens, pour la belle et complaisante clarinettiste, les Sénévé mettent le cap sur le sud. En route, ils jouent Haendel sans désemparer, préféré à tous, même à Mozart que Groseillier, le directeur du théâtre, considère - quel sacrilège ! - comme « un joyeux drille sinistre ». Mais quand ils n'embouchent pas leur instrument, quand ils déposent enfin leur flûte, Victor et Charles visitent des musées, parcourent des campagnes hospitalières, ne regrettant jamais le « gros opéra en bague de fiançailles » où, après leur départ, on joue *Nabuchodonosor*, d'un certain Klaus

Knapperschnaps (!) devant un parterre où « on distinguait des ambassadeurs flaubertiens, des notables proustiennes » et « de sévères et rebondis balzaciens »...

Dans leurs pérégrinations, le père, en compagnie de sa nouvelle et très bohème famille, rencontre des gens de toute sorte qui, comme chez Apollinaire, sont volages, dont le cœur « bouge comme leur porte ». Daniel Boulanger n'abandonne pas pour autant les sédentaires, ceux qui sont restés au logis. Il en profite pour égratigner la « classe » touristique, et, notamment, « ce troisième âge qui ne vit qu'en groupes », dont il moque les « jacassements, les perpétuels émerveillements ». Au hasard des rues, le fils Sénévé rencontre, qui l'eût cru ? un cortège de majorettes : « Quatre tambours, six clairons, deux trombones et douze filles à shako qui tricotaient des baguettes ». La France profonde, décrite et revisitée par Boulanger, garde beaucoup de saveur. Il n'oublie même pas, au passage, de nous offrir quelques savoureux portraits « d'indigènes », dont Calixte, le conducteur de poids lourds, à « la voix chantante et

frottée d'ail », sur la route de la Provence.

Quel regret, cependant, que le dernier chapitre, en forme de coup de théâtre, ait perdu pour moi toute sa vertu, les chroniqueurs de tout poil, dans maints magazines, l'ayant révélé aux futurs lecteurs. Sachez seulement que si on peut entendre, avec ravissement, jouer les musiciens, il est quelquefois difficile de cohabiter avec eux. Ainsi de Dorothee, la femme et la mère des Sénévé, qui pourrait se dire : « On ne peut pas vivre avec un musicien et aimer la musique ». Partis loin d'elle, ils l'ont donc inspirée bien davantage et c'est elle qui, au bout du compte, écrit leurs vagabondages, raconte leurs fugues... Ces voyages, Dorothee les invente nuitamment, pendant que dorment Victor et Charles, qui la croient malade, alors que l'insomnie est son guide Michelin, qu'elle est sa grande source d'inspiration.

On ne peut quitter Daniel Boulanger sans avoir retrouvé, en dépit d'un faux et désagréable printemps, la nostalgie du pays du sourire, celui qui fait rêver de soleil, de douceur méridionale et, bien entendu, de la musique de Haendel.

Ah, ce sacré sens de l'humour!

LA VIE QUELQUE PART
Anita Brookner
traduit de l'anglais
par Nicole Tisserand
Belfond, 1990



On prend un livre sur les rayons, on l'ouvre et c'est là que se joue dès les premières pages votre sort de lecteur.

Avec Anita Brookner, grâce à son humour et sa vision du monde, ce sort, il faut le souligner car le phénomène est beaucoup moins fréquent qu'on ne le croit, est enviable !

« À quarante ans, le professeur Weiss, docteur ès Lettres, savait que la littérature avait gâché sa vie... Les femmes dans les romans de Balzac « étaient le titre de l'oeuvre qui serait probablement de service jusqu'à la fin de ses jours. Son éditeur, préoccupé par des problèmes d'ordre personnel, avait perdu tout intérêt pour les deux volumes qui devaient suivre. Le professeur Weiss l'invitait à dîner tous les six mois et imposait à son oreille distraite l'ébauche des chapitres futurs. »

Vous ne riez pas, pas encore, mais déjà vous souriez et cela va se maintenir ainsi jusqu'à la fin. Pourtant le professeur Weiss qui porte le prénom de sa grand-

mère, Ruth, vous raconte son enfance et sa jeunesse avec une sincérité totale. Sa mère Helen était anglaise. Actrice très douée, elle confia sa fille à la nurse afin de se consacrer pleinement au théâtre. Son père, George, était un homme charmant, un peu ennuyeux et totalement incapable de gagner sa pitance, faute de suite dans les idées. Après une jeunesse dorée à Berlin, il se retrouva à Londres où il devint libraire par le plus extrême des hasards. Son père ayant transféré des livres rares juste avant la guerre, il s'agissait de les vendre. Pour compenser son manque d'ambition, George se trouva une maîtresse, une certaine Miss Moss tout en continuant à aimer sa femme à la folie. Entre sa grand mère qui prit trois mois pour mourir sous l'oeil vigilant de deux infirmières privées, son père George, très occupé et sa mère Helen qui ne manque jamais d'engagements, Ruth découvre les livres.

L'univers de son enfance se confond avec celui du *Cendrillon*,

puis de David Copperfield, de la petite Dorrit, d'Eugénie Grandet et des personnages de Balzac en général. À la cuisine Mrs. Cutler règne et gouverne, puisque ses parents n'ont qu'une très vague idée de l'énormité des tâches culinaires et domestiques. C'est la stabilité, le calme et la routine, agréments de la fantaisie et de la jeunesse chronique de ses parents. Malgré tout ce qu'on dira et écrira de ce genre d'enfance solitaire, autant dans les romans que dans les essais spécialisés, Ruth la présente comme une période bénite où elle apprend le français en récitant les poèmes de Victor Hugo et d'Alfred de Vigny.

Quand Ruth commence ses études universitaires elle est très naïve encore, mais sa mère ne comprend pas la maturité de sa fille qui au lieu de s'intéresser aux garçons prépare des dissertations remarquables et rafle les premiers prix et les bourses dont elle n'a objectivement aucun besoin. Or, au même moment, la carrière d'Helen chavire, le goût

du jour change, ses deux derniers films sont des échecs et pour se consoler elle n'a plus que George, son mari qui pour être pleinement disponible vend sa librairie et reste auprès de sa femme du matin au soir.

Ruth a son appartement, son amour, son Richard et l'obligation de découvrir brusquement l'art de faire la cuisine. L'expérience de leur unique soirée va s'avérer néanmoins désastreuse à un point tel qu'il n'y aura pas de suite. Contrairement aux romans où les aventures palpitantes occupent une large place, celui d'Anita Brookner est tout simplement un reflet fidèle de la réalité, de ces choses qui arrivent et qu'on hésite de raconter aux parents et amis de crainte de paraître ridicule. Ruth cache à sa meilleure amie les détails de son aventure. Pour la première fois les livres ne lui sont plus d'aucun secours...

Elle part en France et se promet de ne pas recommencer.

Impossible et surtout inutile de résumer ici cette vie qui se déroule toujours quelque part et qui

pousse la gouvernante d'Helen et de George, madame Cutler, à recommencer son existence de femme déjà âgée et veuve, avec un homme qu'elle connaît à peine. George pour sa part découvre soudain que sa femme Helen ne ressemble plus du tout à la belle actrice d'autrefois et la quitte. Entre le drame de la solitude et la vieillesse Ruth s'efforce d'aider ses parents. C'est simple, c'est humain, c'est tendre et c'est drôle comme seule la vraie existence peut l'être parfois quand on regarde et quand on juge chaque détail à son mérite.

La jeune Ruth ne sera pas une sacrifiée puisqu'elle va épouser Roddy, mais son mariage on ne peut plus raisonnable aura moins d'importance que son étude sur Diane de Maufrigneuse. Le professeur Weiss a rendez-vous avec son éditeur, un essai qui traite d'Eugénie Grandet est terminé, ses étudiants l'aiment beaucoup et lui font confiance, elle ne risque pas de perdre son public et contrairement à sa mère elle ne craint pas les déceptions.

Yves Navarre
LA TERRASSE
DES AUDIENCES
AU MOMENT DE
L'ADIEU
28,50\$

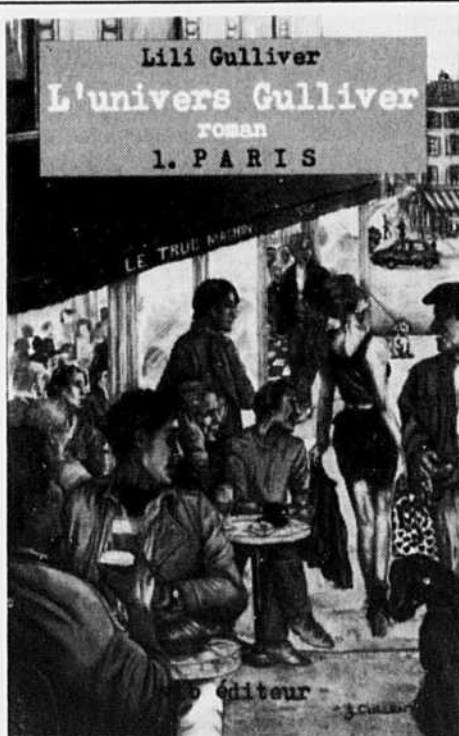
« Un livre de ferveur qu'on quitte à regret (...) Et qui hante le lecteur bien longtemps après la dernière page. (...) La littérature se fait ici le creuset des plus vives émotions. »
Michel Laurin, *Le Devoir*



LEMÉAC
éditeur

GUÉRIN
littérature

BEST-SELLER VLB



172 pages —
14,95 \$

LILI GULLIVER L'univers Gulliver

Les aventures de Lili Gulliver à travers un Paris insolite et fripon, par une jeune Québécoise qui a laissé tomber prudence et naïveté. Vouant dévotion le meilleur amant au monde, elle en profite pour comparer les habitudes amoureuses des Français et des Françaises avec celles de ses compatriotes. Un scandale!

« Un divertissement léger, du souffle et elle ose la vulgarité. »
Christiane Charette, *Bon Dimanche*.

« Truculent, savoureux et cru. Je vous garantis un rire par page. Minimum! »
Francine Girmaldi, *CBF Bonjour*.

vlb éditeur

la petite maison
de la grande littérature

L'IMAGINAIRE GALLIMARD

Des oeuvres littéraires de tous les pays
De grands textes à petit prix
Des livres rares à découvrir
Plus de 200 titres

**Van Gogh Yourcenar Bowles Péric
Bernhard Cela Kafka Borgès Bibesco
Jabès Quignard Mann Leiris Duras
Morand Mathews Dagerman Perros Kis
Junger Pasternak Shalom Boulanger
Genet Pavese Michaux Valéry Conrad
Artaud Cortázar Faulkner Queneau
Vargas Llosa Drieu La Rochelle Burroughs
Jouhandeau Blanchot Bianciotti Nabokov
Giono Wharton Fitzgerald Tanizaki
Grenier Capote Guyotat Desnos Eliade
Lowry Melville Larbaud Sachs Caillois**

Du 15 mars au 30 avril, L'IMAGINAIRE vous offre une cassette contenant des extraits des « Lettres à Lou » de Guillaume Apollinaire lus par Gérard Desarthe pour tout achat de 3 volumes de la collection chez tous les libraires participant à la promotion.

**SYLVAIN
RIVIÈRE**

**LE
BON DIEU
EN CULOTT'
DE V'LOURS**



Sylvain Rivière
possède sans conteste
des dons
de conteur.

Charles Mongeon

LOGIQUES LOGIDISQUE

168 p.
reliure
spirale
14,95\$



**MS-DOS 3.3 ET 4.01
SIMPLIFIÉ**
par Sylvie Roy

« Le guide de l'essentiel! »
— Yves Leclerc, *La Presse*
Le best-seller de
l'informatique. Bientôt
30 000 exemplaires
vendus!

Tome 1
200 p.
34,95\$



Tome 2
288 p.
38,95\$

Grand
format.
Spirale.
Disquette
inclus.

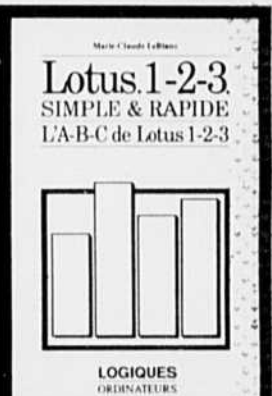
**APPRENDRE
LA COMPTABILITÉ
AVEC BEDFORD**
par Huguette Brodeur

TOME 1:



Correspond aux
cours de comp-
tabilité et de secré-
tariat offerts par
les établissements
scolaires du
Québec.

121 p.
reliure
spirale
18,95\$



**LOTUS 1-2-3
SIMPLE & RAPIDE**
par Marie-Claude LeBlanc

Qui a peur de Lotus 1-2-3?
Une méthode pédagogique
qui vous permet de maîtriser
rapidement Lotus 1-2-3.
D'après la version 2.2 de
Lotus. Bon pour toutes les
versions 2 du logiciel.

179 p.
18,95\$



**WORDPERFECT 5.0
SIMPLE & RAPIDE**
par Marie-Claude LeBlanc

La clé de WordPerfect 5.0!
Ce guide vous mène, leçon
par leçon, des bases
du traitement de texte
jusqu'à ses fonctions
les plus puissantes.

En vente partout
et chez **LOGIDISQUE Inc.**
1225, de Condo, Montréal QC H3K 2F4
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

le plaisir des
Livres

BLANCHE LAMONTAGNE-BEAUREGARD

Il y a longtemps que je t'aime, jamais je ne t'oublierai

Yves
DUBÉ

▲ Les carnets

J'avais 18 ans. Pour la première fois de ma vie, avec un ami, je faisais le tour de la Gaspésie.

Nous voyageons « sur le pouce » et avec des moyens de fortune très limités. Un jour, en arrivant à Sainte-Anne-des-Monts, à la brunante, nous nous dirigeâmes vers le presbytère, espérant y trouver un refuge pour la nuit. Un prêtre se promenait à l'extérieur et, nous voyant arriver, nous reçut très cordialement. Il nous indiqua un manoir situé un peu plus bas sur une pointe s'avancant dans la mer, que possédait un riche et généreux paroissien, M. Omer Saint-Pierre, et nous précisa que cette demeure avait été, quelques décennies auparavant, celle de la grande poétesse gaspésienne Blanche Lamontagne-Beauregard. Nous y fûmes accueillis très chaleureusement, comme si nous avions été de la famille depuis longtemps. À l'époque, on pratiquait encore dans cet admirable pays, l'hospitalité si chère à nos ancêtres.

S'il existe vraiment des sites et des demeures inspirés, il faudrait définitivement classer ce manoir à une place privilégiée. Cette

maison avait une âme et, en y pénétrant, une réelle émotion nous saisissait. J'y suis retourné plusieurs fois les années suivantes et toujours je ressentis cette intense communion avec l'âme majestueuse qui se dégageait et que venait parfumer la brise marine avoisinante. Rapidement, je voulus savoir qui était cette femme que j'imaginai avoir été la « châtelaine » de ces lieux. Ses quelques poèmes du terroir qu'on citait habituellement n'arrivaient pas à me convaincre de son importance dans l'histoire de nos lettres. Ce n'est pas que je les trouvais sans valeur, mais leur grâce me semblait surannée, leur rigidité un peu rébarbative pour l'amateur des poètes modernes que j'étais, leurs limites pas suffisamment « éclatées ». À cause de leurs partis pris, les responsables de morceaux choisis ont quelquefois le don de nous tromper sur la valeur d'une œuvre que, par ailleurs, ils prétendent admirer. Ce n'est que beaucoup plus tard que je me familiarisai avec non seulement les poèmes mais aussi la prose de Blanche Lamontagne-Beauregard. Et, à ce moment-là, je comprendrai le rôle de cette femme, la grandeur de cette Gaspésienne, l'immense et courageux talent de cette auteure.

La femme. La Gaspésienne. L'auteure. Toutes les trois sont mues par une volonté incassable de dire le pays, ses douceurs et ses âpretés, ses nativités et ses deuils, son évolution physique et morale et particulièrement de

chanter la côte de Cap-Chat à Sainte-Anne-des-Monts, cette côte baignée d'une mer qui contient aussi bien l'espérance que les terribles naufrages. Blanche Lamontagne-Beauregard s'affirma d'abord en tant que femme et ne voulut jamais rien concéder aux préjugés, aux modes, aux idées reçues d'avance. Elle voulut tout réévaluer par elle-même et faire entendre, de sa Gaspésie natale, une voix qui deviendra triomphante à Québec, à Montréal, partout dans le pays laurentien. Envers et contre tout (et tous), elle décida d'être entendue et comprise. Elle était taillée aux mesures de son pays... essentiellement démesuré, un pays qu'elle voulait défendre à tout prix.

« Mais, dans ce noir cahos où le monde s'égare,
On voit s'anéantir paix et sérénité;
Dieu me garde de voir, en ce siècle barbare,
Par les vautours humains ce doux nid dévasté... »

Elle perçoit, à travers les événements et les réalités physiques, l'essence même qui toujours touche le cœur et l'esprit du poète. Elle trouve, dans cette perception, sa raison d'être, son plaisir de vivre, ses motivations pour combattre.

En 1922, la Librairie Beauchemin publie ses *Récits et Légendes*. On y trouve les aspirations d'un imaginaire en ébullition et aussi la dénonciation des aberrations dans lesquelles on tente

de continuer à berner son peuple. Si elle sait enjôler, elle sait également fustiger :

« Avant la question de la foi, et avant les questions matérielles, celle de la langue est, sans doute, une des plus importantes pour nous.

Mais tout à coup, vous apercevez sur la façade de la maison, en lettres d'une grosseur à vous crever les yeux, ces mots : « We use the Laval Separator Cream » ou bien « The Magic Baking Powder is the best ». Eh bien, voilà un contraste qui est un non-sens et une laideur ! Les enseignes doivent disparaître et nous devons dire aux agents financiers de nous parler dans notre langue. Sommes-nous plus tenus de comprendre la langue des compagnies que les compagnies sont tenues de comprendre la nôtre ? Pensons-y bien.

Rentrons au fond de nous-mêmes. Demandons-nous ce que diraient les anciens, les premiers colons, nos pères, s'ils revenaient subitement parmi nous. N'aurions-nous pas à rougir devant ces morts à qui nous devons tout, et à qui nous ne rendons rien ? »

Comme je suis rendu loin de la première image que m'ont donnée mes premiers manuels d'histoire littéraire « canadienne-française » et comme je me sens du même coup en pleine complicité avec la femme, la Gaspé-

sienne, l'héroïque poétesse ! C'est pourquoi je reprends son œuvre et je retourne à ses débuts pour la suivre durant une existence que, maintenant, je peux considérer comme merveilleusement coordonnée à notre modernité. David Loneragan m'en permet l'occasion rêvée : il vient de publier *Blanche*, un roman, bâti de petits épisodes qui relaient très bien les débuts de la vie de l'auteure. Il est guidé par des faits biographiques qu'il a recherchés avec une exactitude qui rejoint la passion. Mais surtout, il a rassemblé dans une *Anthologie de Blanche Lamontagne-Beauregard* tous les écrits les plus représentatifs des émotions, des motivations et de l'immense talent de notre première grande dame de la poésie gaspésienne. Et, si l'on songe que la Gaspésie est le berceau dans lequel une grande partie du Québec est née, on peut sans se tromper ennoblir davantage cette voix enchantée.

Même si elle a pu compter sur le concours de ses condisciples de couvent et ses admirables éducatrices de Montréal (les Dames de la Congrégation Notre-Dame), même si elle a été reconnue et célébrée par les grands de son époque (l'abbé Groulx, Albert Ferland, Albert Lozeau, Monseigneur Camille Roy et d'autres), elle n'en demeure pas moins une auteure qui a dû tout conquérir de haute lutte. À son époque, les femmes n'ont même pas le droit de voter et elle s'arroge celui de haranguer le peu-

ple. À son époque, les femmes laïques, pour se réaliser, devaient la plupart d'entre elles mettre au monde le plus grand nombre d'enfants possible, et elle est trop préoccupée par sa vocation d'écrivain pour songer à une quelconque maternité. À son époque, la femme devait se soumettre à l'homme et elle n'acceptera comme mari que celui qui lui laissera toute sa liberté.

Il y a bien longtemps que je l'aime et si vous vous laissez tenter par son œuvre, jamais vous ne l'oublierez.

En passant par Sainte-Anne-des-Monts, je sais que le manoir est toujours là ! Il a été converti en auberge. L'âme de Blanche doit y flotter encore car elle est de celles qui demeurent, elle est de « ce peuple qui ne sait pas mourir », qu'a si bien décrit Félix-Antoine Savard.

BLANCHE
David Loneragan
Guérin Littérature
Montréal, 1989

**ANTHOLOGIE
DE BLANCHE
LAMONTAGNE-
BEAUREGARD**

**Biographie, bibliographie,
bibliographie critiquée
et correspondance
accompagnant les textes**
David Loneragan
Guérin Littérature
Montréal, 1989

LE PLAISIR DES MOTS

Tenir sa langue

LES BRAS M'EN TOMBENT

Mathias Lair

Acropole, Paris, 1990, 265 pages

MARIE-ÉVA VILLERS

Bien que tête de linotte, vous avez la puce à l'oreille, le bras long, le cœur sur la main, un compas dans l'oeil, la chair de poule, l'estomac dans les talons, un figure en coin de rue, les nerfs en boule et vous avez mis la main à la pâte (et non au feu) pour en avoir le cœur net.

Cette anthologie des expressions populaires que vient de publier Mathias Lair recense plus de mille cinq cents métaphores anciennes ou contemporaines. Son ouvrage constitue une nouvelle incursion dans l'histoire des mots, plus précisément dans

celle des locutions qui ont pour thème un élément de notre anatomie.

Ainsi l'auteur nous apprend qu'au XVII^e siècle, l'expression **causer bec à bec** n'avait rien d'agressif puisqu'elle signifiait « parler en tête en tête ». **Etre**

pris par le bec, c'est être pris au piège de ses propres paroles. La **prise de bec** est un affrontement verbal au cours duquel on risque de se faire **clouer le bec**. **Rester le bec dans l'eau** : l'image viendrait du héron qui tient son bec dans l'eau en attendant le poisson et qui n'obtient rien parce que le poisson n'est pas venu.

Quand elle est connue, Mathias Lair nous raconte l'origine de ces expressions qui sont devenues d'usage commun et qui s'apparentent à des dictons. La langue est un jeu de création infinie et tous les thèmes sont le prétexte à mille découvertes.

Par exemple, nous disons de la personne qui évalue les distances et les proportions avec exactitude, d'un simple coup d'oeil qu'elle a un **compas dans l'oeil**. D'après Mathias Lair, l'expression qui date de la Renaissance serait due à Michel-Ange lui-même.

On dit de quelqu'un qui a les yeux perçants qu'il a un **oeil de lynx**. Le lynx, tout félin qu'il soit, n'a pas la vision nocturne excellente de son cousin, le chat. À quoi rime cette comparaison ? L'expression daterait des Romains, sinon des Grecs. Voici l'explication qu'en donne l'auteur : « Dans la mythologie grecque, Lyncée, le pilote du navire Argo, est réputé pour sa vue capable de percer les nuages pour voir les étoiles... Le peuple anal-

phabète (qui ne lit pas le grec dans le texte) a associé Lyncée, qui leur était inconnu, au lynx »

Mathias Lair prend plaisir à chercher l'histoire, l'évolution de ces expressions populaires, parfois blasphématoires, qu'on emploie souvent machinalement tellement elles sont bien ancrées dans nos habitudes verbales. Comme une photo pâlie par le temps, ces métaphores on souvent perdu leur puissance évocatrice.

C'est à Rabelais que Mathias Lair attribue le proverbe toujours vivant **Qui trop embrasse mal étreint**. Est-il question de baiser ? On nous apprend que l'auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel* qui écrivait « qui trop embrasse peu étreint » entendait « serrer dans ses bras » et non « donner un baiser ».

On sait que **donner les coudées franches à quelqu'un**, c'est lui laisser toute liberté d'action. L'auteur nous explique que « la coudée, distance entre le coude et le pouce, était une unité de mesure. L'aune était la longueur de tissu qu'on pouvait enrouler du pouce au coude, aller et retour; le double de la coudée, donc. Dans les deux cas, il était préférable d'avoir le bras long ! »

À l'instar de la triple Vénus de Milo qui orne la couverture du livre de Lair, on ne perdra pas la tête, on ne perdra pas pied à décrypter ainsi les métaphores du

corps, mais il se pourrait bien que les bras nous en tombent.

NDLR : Les lecteurs sont invités à faire part de leurs commentaires, de leurs critiques et de leurs

suggestions à l'auteur de cette chronique. La correspondance doit être adressée au *Plaisir des mots*, aux soins du DEVOIR, 211, rue du Saint-Sacrement, Montréal, H2Y 1X1.

◆ Festival

mond Patterson. Puis Alberto Kurapel chantera et interprétera ses traductions espagnoles de poètes québécois.

Dans toute la métropole, on pourra rencontrer une quinzaine d'écrivains dans 18 bibliothèques publiques.

Dans les Laurentides, la Lakefield Community organise un voyage dans le passé de la région à bord d'un autobus littéraire. Les deux guides sont Graham Decarie et Canon Baugh. En Abitibi-Témiscamingue, le regroupement des bibliothèques publiques présente un vidéo sur le thème *La lecture, c'est l'aventure*, avec Margot Lemire, qui est diffusé par les télévisions de la région.

À Sherbrooke a lieu aujourd'hui à 20 h « La fête de la parole édition 1990 », à l'hôtel Delta de la Place des congrès. En hommage à l'écriture et à la parole, l'Association des auteurs des Cantons de l'Est a invité une quinzaine d'auteurs à lire et à raconter le printemps 1990 de la planète. Le metteur en scène et concepteur de la soirée, André Poulin, sera assisté de l'humoriste Normand Labelle et du musicien Pierre Blais. Raymond Lévesque, Nicole Brossard, Jean-Claude Germain, Marie-Claire Blais, Dany Laferrrière et Yves Boisvert, entre autres, participeront à l'événement.

La société des écrivains de la Mauricie et la Bibliothèque municipale de Trois-Rivières recevront Madeleine Ouellette-Michalska et Daniel Gagnon, le mercredi 25 avril prochain. Sous le thème de « L'Aventure, la mésaventure », ces deux écrivains traiteront de la « nouvelle » à l'Université du Québec à Trois-Rivières le midi, au cégep de Trois-Rivières à 14 h et à la mezzanine de la Bibliothèque municipale de l'endroit à 20 h.

Au Saguenay-Lac-Saint-Jean, on présente une exposition de volumes des auteurs de la région prix du Gouverneur général à la Galerie Jonquière du 23 au 28 avril, un encan de livres rares et un « coquetel » bénéficie le 27 avril au Centre national d'exposition Mont-Jacob de Jonquière.

Dans la région du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie, on propose une exposition Félix Leclerc composée de tableaux, volumes, vidéos, disques, cahiers de musique, écrits, etc. Du 21 au 28 avril à la bibliothèque municipale de Biencourt.

Aux Îles-De-La-Madeleine, Suzanne Jacob entreprend une tournée de rencontres littéraires

qui la conduira du 21 au 23 avril de l'Étang-du-Nord à Cap-aux-Meules, en passant par Havre Aubert.

C'est à Québec toutefois qu'aura lieu la plus importante manifestation tenue cette année dans le cadre du Festival. Il s'agit d'un événement littéraire organisé par la Corporation du Salon du livre de Québec au cours duquel on procédera à la remise de trois prix littéraires : le Prix Robert-Cliche de la relève du roman québécois; le Prix Octave-Crémazie de la relève de la poésie québécoise; et enfin le Prix Adrienne-Choquette de la nouvelle. Le lauréat du premier Prix recevra 1000 \$ de la part du Salon du livre de Québec et verra son manuscrit édité par Les Quinze éditeur. Le gagnant du second Prix sera édité par Les Écrits des Forges et recevra une bourse de 500 \$ offerte par l'Institut canadien de Québec. Le lauréat du troisième Prix obtiendra une bourse de 1000 \$, gracieuseté de Voyages Lambert et son œuvre sera publiée par les éditions L'Instant même.

L'événement aura lieu au Palais Montcalm à 16 h30 le mardi 24 avril prochain et sera animé par Marie Laberge selon un scénario de Rémi Brousseau. M. Gilles Loiselle, député de Langelier et ministre d'État aux Finances, Mme Lucienne Robillard, ministre des Affaires culturelles, M. Jean-Paul L'Allier, maire de Québec, et Mme Claire Bonenfant, présidente de la Corporation du SLQ, feront des allocutions. On attend plus de 500 personnes à cette remise de prix au cours de laquelle on signalera que le prochain Salon du livre de Québec se tiendra au Centre des congrès de Québec du 23 au 28 avril 1991. Jusqu'à maintenant, la Corporation du SLQ a obtenu une aide financière de 10 000 \$ de la ville de Québec et une subvention de 25 000 \$ du ministère des Affaires culturelles.

Avec un tel foisonnement d'activités littéraires partout à travers le Québec durant ces huit journées, un seul conseil mérite d'être donné : informez-vous en écoutant la radio et en lisant les journaux pour savoir ce qui se déroule dans votre coin de province.



Jacques Brossard

L'Oiseau de feu

Tome 1.
Les années d'apprentissage

29,95\$

**GRAND PRIX 1990
DE LA SCIENCE-FICTION ET DU
FANTASTIQUE QUÉBÉCOIS**

Révolté par la société médiévale et servile au sein de laquelle il doit vivre, Adakhan Demuthsen, maître-forgeron de la Cité de Manokhsor, s'efforce avec acharnement de percer les secrets du pouvoir et du savoir. Souvent seul, parfois avec l'aide de son ami Boris, un maçon, ou de sa première femme, une artiste et courtisane, il traverse la fête des Violences, se joint aux sociétés initiatiques de Zéphirod et du Diamant noir, joue le

jeu de l'hommage au Roi, affronte l'Archonte de son quartier et se retrouve en prison - mais se rapproche pas à pas de son objectif sous la surveillance occulte de ceux qui l'encouragent à violer les interdits qui oppriment Manokhsor.

**La littérature
d'AUJOURD'HUI**

LEMÉAC
éditeur

Faites-vous plaisir...

...abonnez-vous au cahier littéraire le plus en vue au Québec. Prenez plaisir à découvrir tous les samedis une information soignée et détaillée sur les principales nouveautés en librairie. Des critiques pertinentes et des commentaires sur les jeunes auteurs, ceux de renom et leurs œuvres. De la poésie au roman, de la fiction à la nouvelle, tout y est, rien ne vous échappera.

Chaque samedi, faites-vous plaisir, abonnez-vous au Plaisir des Livres!

Livres le plaisir des

☐ Oui je désire m'abonner au Devoir du samedi incluant le cahier Le Plaisir des Livres

☐ 13 semaines: 16.25\$
 ☐ 26 semaines: 31.20\$
 ☐ 52 semaines: 54.60\$

☐ chèque inclus
 ☐ Visa
 ☐ Mastercard
 ☐ comptant
 ☐ facturer-moi
 ☐ Am. Express

☐ Signature
 ☐ Retournez ce coupon à l'adresse suivante:
LE DEVOIR "Service des abonnements"
211, rue St-Sacrement, Montréal, Québec, H2Y 1X1
*Taxes applicables où le réseau canadien. Cette offre prend fin le 31 décembre 1990.

Nom _____

Adresse _____

#App. _____ Ville _____

Code postal _____

Tél. rés. _____

Tél. bur. _____

numéro de carte _____

date d'expiration _____